



HAL
open science

L'innovation sociale, ou comment transformer la sociabilité dans les contextes de transition ?

Thierry Ménissier

► **To cite this version:**

Thierry Ménissier. L'innovation sociale, ou comment transformer la sociabilité dans les contextes de transition ?. Métamorphoses de la sociabilité. Un idéal moderne dans le contexte de la postmodernité en état d'urgence sanitaire, 2022. halshs-03793930

HAL Id: halshs-03793930

<https://shs.hal.science/halshs-03793930>

Submitted on 2 Oct 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'innovation sociale,
ou comment transformer la sociabilité dans les contextes de transition ?

Thierry Ménissier

Thierry.menissier@univ-grenoble-alpes.fr

[A paraître in Arienzo, A., Colloca, C., D'Agata, R., Martin-Juchat, F., Mazzone, S., Ménissier, T., (dir.), *Métamorphoses de la sociabilité. Un idéal moderne dans le contexte de la postmodernité en état d'urgence sanitaire*, Milan, Éditions Mimesis, 2022, pp. 197-213]

INTRODUCTION

Dans un travail antérieur¹, nous avons tenté de comprendre comment les travaux de Joseph Alois Schumpeter, en insistant sur l'importance de la nouveauté pour la croissance économique, avaient configuré les formes de la socialité industrielle – on pourrait même aller jusqu'à affirmer qu'ils ont configuré la socialité selon le mode industriel. La production industrielle des sociétés développées se réinvente continuellement, comme le « prophétisait » l'économiste autrichien², sous l'effet de la logique de l'innovation entendue comme la recherche systématique de découvertes scientifiques, d'innovations technologiques et de réorganisations originales. Cependant, l'histoire de la notion d'innovation n'a jamais été simple ou linéaire, et ce qui est probablement lié au fait que, d'un point de vue épistémologique, cette notion n'apparaît ni claire ni évidente³. De plus, derrière la mythologie du progrès scientifique et technologique, apparaissent des jeux d'intérêts variés, ce qui conduit à considérer que toute émergence est le résultat d'un rapport social complexe. Parallèlement, la notion d'innovation, bien qu'elle ait longtemps été conçue sur le seul mode schumpétérien, ne cesse de s'étendre, et aujourd'hui elle comporte également un fort élément « social ». C'est-à-dire qu'elle a quitté la sphère purement industrielle tout en reprenant certaines de ses modalités, et qu'elle se diffuse dans le contexte de la société civile. Toutefois, l'histoire des sociétés héritées de la vision industrielle moderne n'est ni linéaire ni complète, car ces sociétés semblent indécises dans leurs perspectives renouvelées de l'avenir. En particulier, il convient de noter les éléments

¹ T. Ménissier, *Innovations. Une enquête philosophique*, Paris, Hermann, 2021.

² T.K. McCraw, *Prophet of Innovation: Joseph Schumpeter and Creative Destruction*, Cambridge (MA), Belknap Press of Harvard University Press, 2007.

³ B. Godin, *Innovation contested: The idea of innovation over the centuries*, New York, Routledge, 2015.

paradoxaux qui, sous l'effet de l'intensification de l'économie de l'innovation et grâce aux efforts du design, attestent d'une crise du consumérisme, et la menace d'un appauvrissement considérable de l'imaginaire. Mais, il n'y a pas d'histoire sans les possibilités que se donnent les humains, et à ce titre il convient de prendre au sérieux la promesse d'une innovation repensée dans le cadre de sa dimension « sociale ». Une nouvelle page de l'histoire des sociétés développées est en train de s'écrire, qui affirme l'innovation dite sociale. Dans cette contribution, nous visons une meilleure compréhension de ce que cela signifie en regard des transitions contemporaines.

CONSOMMER L'INNOVATION

Selon l'économiste autrichien, les « nouvelles combinaisons productives » alimentent le renouvellement qui nourrit la compétitivité des entreprises dans un environnement concurrentiel à forte intensité de capital. Dans un processus qualifié de non linéaire, les innovations apparaissent en grappes ou en essaims, et des cycles de prospérité s'ensuivent. L'innovation dite radicale, liée à une nouveauté scientifique, technique ou organisationnelle, joue pour Schumpeter un rôle crucial. D'autres innovations sont induites par ces découvertes, c'est l'innovation dite incrémentale. On assiste alors à un mouvement général de la structure productive, analysable en cycles industriels où, après une innovation majeure, l'économie entre dans une phase de croissance, suivie d'une phase de dépression, dans laquelle les innovations chassent les entreprises « dépassées », provoquant des destructions d'emplois. L'émergence de la nouveauté, générée à la fois par la dynamique du progrès technique et par la recherche d'avantages concurrentiels, est donc à la fois le reflet et l'aiguillon de « l'instabilité du capitalisme »⁴. Selon les termes souvent cités utilisés par Schumpeter dans les années 1940, il existe une relation organique entre le mouvement du capitalisme et l'émergence du nouveau, puisque dans ce type de système il y a des « mutations » constantes qui détruisent l'ancien au profit du nouveau – c'est le sens de la célèbre image de la « destruction créatrice »⁵.

Or, les sociétés industrielles se trouvent exposées au risque croissant d'un appauvrissement de l'imaginaire, d'une « misère symbolique »⁶. Plusieurs facteurs objectifs peuvent contribuer à un tel processus, notamment parce que l'économie capitaliste tend à

⁴ J.A. Schumpeter, « The Instability of Capitalism », *The Economic Journal*, 1928, vol. 38, n°151, pp. 361-386.

⁵ J.A. Schumpeter, J.A. (1943). *Capitalism, socialism and democracy*. London & New York: Routledge, 1994, pp. 81-86.

⁶ B. Stiegler, *De la misère symbolique*, Paris, Galilée, 2004 et 2005.

industrialiser et à rendre tout consommable. Il n'y a rien qu'elle ne veuille soit générer par elle-même, soit s'approprier pour produire avec elle, mais selon ses propres lois, le plus de valeur possible par la consommation de masse. Ces lois sont fondées sur la production standardisée à grande échelle, qui est l'une des formes prééminentes de l'héritage de la rationalité moderne. C'est le superlatif « le plus de valeur possible » qui s'avère réellement problématique, à plusieurs niveaux : social (car la production de la valeur du capital a toujours impliqué jusqu'à présent l'exploitation du travail) et environnemental (du fait que l'industrialisation a été conçue à l'origine par rapport à une quantité indéfinie de matières premières), mais aussi économique. En effet, l'exigence d'efficacité maximale liée à l'économie de l'innovation fait que les produits et les services conçus puis commercialisés sont inévitablement caractérisés par des durées de vie très courtes, conditionnées par une observation rigoureuse du comportement des utilisateurs, et par l'espionnage virtuel désormais effectué sur les achats des consommateurs grâce aux technologies d'intelligence artificielle.

Un tel système montre aujourd'hui ses limites. En termes environnementaux, il ne s'est pas adapté aux transitions nécessaires. En termes éthiques, il tend à accroître l'aliénation des consommateurs plutôt que de leur fournir des moyens d'émancipation. Un bon révélateur de ce problème repose sur le rôle important de l'imaginaire lié à la consommation des innovations. On constate en effet qu'il contribue à un appauvrissement de la situation – alors que les transitions impliquent précisément un changement comportemental global dans lequel les représentations imaginaires jouent un rôle considérable. Tandis que se développe un « marketing affectif » adapté aux différents profils de consommateurs, et que les sentiments éprouvés par ces derniers, voire la vie affective qui constitue l'existence humaine, sont devenus l'objet même du marketing⁷, le neuro-marketing, adapté aux consommateurs connectés a encore davantage augmenté les ambiguïtés entre émancipation et aliénation.

Le risque réside aujourd'hui moins dans l'extinction du désir, car ce dernier est constamment régénéré par la qualité des produits conçus d'après l'expérience des usagers (« *UX designed* »⁸), que dans sa transformation dans le sens de formes narcissiques et régressives mal construites. Le système industriel, dopé par le numérique, promeut de nouvelles excitations, de nouveaux moyens de jouissance, par des modes d'« ingénierie de la jouissance assistée », alors que la véritable source de valeur, la création perpétuelle de la véritable matière première, celle des désirs, est le fait même des usagers-consommateurs-acteurs de plaisir. Consommer

⁷ E. Illouz, *Les Sentiments du capitalisme*, tr. fr. J.-P. Ricard, Paris, Éditions du Seuil, 2006.

⁸ D. Norman, *The Design of Everyday Things*, New York, Basic Books, 1988.

l'innovation numérique par exemple, en prenant l'habitude irréprouvable de télécharger des applications, revient à s'exposer au risque de développer une addiction à l'usage de ces produits qui peuvent également être décrits comme des formes cognitives contraignantes. Le type de problèmes engendrés par cette évolution est aussi bien anthropologique qu'éthique : polariser l'économie industrielle en vendant des expériences hautement hédonistes accroît les effets d'une certaine modernité impensée, et contribue à la déstructuration du monde installée par cette dernière. Ainsi le sujet libéral porteur de droits prend-il le risque de se transformer en sujet libidinal assujéti au « principe de commodité », et obsédé par son confort⁹.

Malgré les apparences, ce contexte favorable à la jouissance appauvrit la psyché contemporaine : l'imaginaire est devenu le terrain privilégié de la lutte pour la survie de l'esprit critique. Par « imaginaire », nous entendons ici, en référence à la tradition bachelardienne, les créations de l'imagination : cette puissante faculté de générer des images de ce qui est possible ou non, mais qui toujours ancre poétiquement l'humain¹⁰. La notion d'image, dans la même perspective, désigne un contenu mental à la fois imprécis dans son origine (l'image, en effet, déforme la perception vécue et lui greffe des perceptions qui ne sont pas vécues, mais inventées), flou dans ses contours (les images se succèdent comme dans les rêveries), et intense dans l'expérience qu'il propose (les images sont chargées émotionnellement). Ainsi, compte tenu de l'espace particulier dans lequel elle se déploie, l'imagination accroît notre intelligence sensible de la réalité.

Dans le travail naturel de l'imagination, les images sont, en outre, associées en séquences significatives, façonnées selon des schémas culturellement hérités, selon le répertoire de mythes que possèdent plus ou moins consciemment ceux qui imaginent. D'une manière générale, afin de diffuser les marchandises produites, le marketing vise à comprendre les besoins des consommateurs, en s'appuyant notamment sur les images, les mythes et les rituels qu'ils peuvent comprendre. Mais, enhardi par une économie industrielle régie par l'impératif catégorique de la nouveauté, il appauvrit souvent les solutions qu'il entend servir et, avec la complicité du désir contemporain de jouissances, il contribue à abaisser la qualité du désir des consommateurs. Les spots proposés sous-alimentent donc des imaginaires paresseux, ne parviennent pas à faire réellement travailler l'esprit du consommateur et sont porteurs de valeurs stupides, voire

⁹ M. Hunyadi, *Au début est la confiance*, Lormont, Le Bord de l'eau, 2020, p. 169-192.

¹⁰ G. Bachelard, *La Psychanalyse du feu*, Paris, Gallimard, 1962 ; *Éthique, politique, religions*, 2018-2, n° 13, « Imaginaire et praxis. Autour de Gaston Bachelard » ; voir également sur la notion d'imaginaire dans la tradition française : C.-P. Pérez, « « L'imaginaire » : naissance, diffusion et métamorphoses d'un concept critique », *Littérature*, 2014/1 (n° 173), pp. 102-116.

éthiquement douteuses ou franchement mauvaises. Compte tenu de l'importance de la consommation dans les sociétés développées, le marketing porte en fait une responsabilité écrasante, qui s'exprime sur le plan éthique et politique – c'est la contrepartie de sa capacité à toucher les usagers par la distribution de marchandises.

L'INNOVATION SOCIALE COMME INSTITUTION IMAGINAIRE DE LA SOCIÉTÉ

Pourtant, l'approche de la génération de la nouveauté guidée par des conceptions différentes fournit le modèle d'une activité qui, d'une part, renouvelle le sens large du terme « innovation » et, d'autre part, va bien au-delà de sa signification dans l'économie industrielle. Ce processus de découverte et d'invention permet d'intégrer des communautés dont les intérêts, les formes d'action et les objectifs semblent hétérogènes : ingénieurs et industriels, prescripteurs publics, artistes, designers, acteurs ou militants des médias numériques, utilisateurs et collectifs citoyens. Afin de comprendre ce que signifie cette façon de faire, il est nécessaire d'interpréter l'esprit d'innovation dans un sens politique. Si une telle vision peut paraître iconoclaste, elle semble soutenable : alors que l'économie de l'innovation telle qu'elle est strictement entendue se concentre sur le devenir a-historique du renouvellement incessant de produits et de services obsolètes, et que l'injonction à innover recouvre trop souvent une modernisation ou une rationalisation sans âme, confronter l'esprit d'innovation au champ politique que nous avons hérité de la modernité consiste probablement en un geste sacrilège, mais représente peut-être aussi un geste salutaire. Si l'état d'esprit typique du processus d'innovation est de « supporter l'incertitude », il peut contribuer à la réinvention de la politique¹¹. Le processus d'innovation, considéré sous l'angle large d'une communauté d'utilisateurs désireux d'explorer de nouvelles alternatives pour répondre aux problèmes qu'ils rencontrent, peut être interprété dans le sens de la création d'un collectif qui devient actif par rapport à ses propres déterminismes. Aperçue de la sorte, l'émergence de l'innovation sociale correspond à ce que l'on peut identifier comme une nouvelle forme d'« institution imaginaire » de la société.

Le concept d'innovation sociale représente une vaste catégorie qui renvoie à toutes les initiatives visant à répondre de manière originale et non prévisible à des besoins sociaux non satisfaits. L'innovation sociale se caractérise par l'origine de ces initiatives : elles sont le fait de toute personne de la société civile qui agit dans le domaine du développement économique et

¹¹ D. Innerarity, *Le Futur et ses ennemis. De la confiscation de l'avenir à l'espérance politique*, tr. fr. S. Champeau et E. Marquer, Paris, Flammarion/Climats, 2008.

social, souvent, mais pas nécessairement, avec l'aide ou le soutien de l'État et/ou des collectivités locales. Elle vise également à décrire la capacité d'individus à imaginer une solution *ad hoc* à un problème donné, en un temps court et avec des ressources limitées, dans leur secteur d'activité (par exemple, dans le secteur des soins ou des transports, ou dans tout secteur de production), d'une manière qui ne soit ni directement industrielle ni uniquement institutionnelle. Par ce type d'approche, en faisant appel aux techniques de la créativité, l'innovation sociale retrouve l'esprit de bricolage qui est un des modes éminents de l'intelligence technique¹². Elle peut également être menée au sein d'une institution ou d'une collectivité locale désireuse de combler les angles morts de ses politiques publiques, et selon une volonté d'efficacité qui requiert un « esprit d'agilité » dans les hypothèses retenues et les solutions proposées. En conséquence, l'innovation sociale est susceptible de concerner certaines problématiques importantes pour le grand public, telles que la resocialisation de territoires éloignés (par exemple, en fonction de la possibilité de mettre en œuvre de nouvelles logiques de service entre administrés, comme pour les circuits alimentaires dits « courts », ou pour les fonctions de proximité du service postal), ou l'aide aux personnes en difficulté (par exemple, les prêts de la microfinance). Le fait que l'innovation sociale soit fortement ancrée dans ses propres champs d'action ne doit pas occulter le fait qu'elle offre une voie alternative aux deux types de stratégie d'innovation jusqu'à présent dominantes de la vie économique et sociale : il ne s'agit ni d'un modèle d'innovation entrepreneuriale qui active le renouvellement de la production industrielle, ni d'une intégration du processus d'innovation dans les grandes entreprises au sens de l'innovation organisationnelle.

Il semble approprié d'évaluer la contribution de l'innovation sociale en faisant l'hypothèse qu'elle correspond à la possibilité d'une nouvelle forme d'« institution imaginaire de la société ». C'est à l'aide de cette expression que Cornelius Castoriadis a souligné que les sociétés reposent sur des structures imaginaires profondes qui, sans être totalement partagées par tous les citoyens et sans être jamais exemptes de controverses, constituent néanmoins la toile de fond de l'action collective¹³. L'imaginaire « institué » la société parce qu'il lui permet d'exprimer ce qu'elle est, dans la mesure où il décrit sa manière particulière de ne pas être pleinement comprise dans l'actualité de ses conditions économiques et sociales. En d'autres termes, une société, n'étant pas réductible à la somme des besoins de ses membres, n'est jamais

¹² C. Lévi-Strauss, *La Pensée sauvage*, Paris, Plon, 1962, pp. 30-31.

¹³ C. Castoriadis, *L'Institution imaginaire la société*, Paris, Éditions du Seuil, 1975, notamment chapitre 3 : « L'institution et l'imaginaire : premier abord », pp. 171-247. Voir également D. Martuccelli, « Cornelius Castoriadis : Promesses et problèmes de la création », *Cahiers internationaux de sociologie*, 2002, n°113(2), pp. 285-305.

complètement enfermée dans son propre présent. Castoriadis pensait qu'en prenant cette position, il ne s'opposait pas au réalisme du marxisme, mais visait plutôt à l'élargir, qu'il considérait comme trop étroitement centré sur la sphère de la production économique. Il proposait de le faire en établissant la manière dont les structures imaginaires d'une société (dans ses termes, « l'imaginaire social ») contribuent également à l'institution de cette société. En réinvestissant le sens des concepts de la tradition grecque antique, il a cherché à montrer que les institutions sont établies pour une société donnée à la fois par le *legein* (le « dire ») et par le *teukhein* (le « assembler-adapter-fabriquer-construire »). Il est donc possible de comprendre l'« institution socio-historique » simultanée de l'action pratique et du discours qui lui donne sens. Ce qui fait institution, ce ne sont pas moins les paroles fondatrices qu'une société se donne que les modes sociotechniques d'action et de justification qu'elle fournit à ses membres.

L'importance croissante du thème de l'innovation sociale dans un large éventail de milieux socioprofessionnels indique que ce travail de la société sur elle-même revêt une certaine importance. La crise COVID 19 a confirmé ce mouvement de fond, car elle a vu d'innombrables collectifs, d'abord aux prises avec des situations inédites extrêmement difficiles à gérer, inventer les solutions *ad hoc* qui ont permis de dépasser ces difficultés. Par-delà les vieux fonctionnements, ce sont, ensuite, les hiérarchies de valeurs des organisations (et parfois même leurs organigrammes) qui ont été bouleversées, conformément à la logique de l'action de coopération lorsqu'elle est intensément vécue comme « pratique de l'engagement »¹⁴. Avec l'accord soutenu des pouvoirs publics, sinon avec l'aide directe de leurs ressources, des secteurs entiers de la société civile sont engagés dans des pratiques créatives dans le but de réinventer leur propre activité. Cette tendance permet d'envisager l'innovation sociale comme le processus de construction de l'institution imaginaire dont nos sociétés, en manque de repères, a besoin.

VERS UNE ÉTHIQUE DE L'INNOVATION À L'ÈRE DES TRANSITIONS

Ce qui ne change pas avec le développement de l'innovation sociale, c'est que l'imaginaire des sociétés développées semble littéralement polarisé par l'idée d'innovation. Mais l'enrichissement sémantique de la notion d'innovation correspond bien à une réorientation sémantique. Alors que la notion économique a été impulsée par Schumpeter de manière fortement capitaliste, les modes de créativité – ayant désormais largement dépassé la sphère

¹⁴ R. Sennett, *Ensemble. Pour une éthique de la coopération* (2012), trad. P.-E. Dauzat, Paris, Albin Michel, 2014, pp. 318-352.

industrielle du design – ont contribué à sa socialisation. D'une certaine manière, l'innovation sociale a apprivoisé l'émergence sauvage de la nouveauté que Schumpeter a théorisée, sans cependant dégrader son pouvoir disruptif dans la capacité à créer de manière imprévisible. Et elle mobilise ce pouvoir dans le sens d'une réinvention de l'activité collective et socialisante.

Innover, c'est toujours croiser un discours d'invention et l'usage de certains outils : *legein* et *teukhein*, ces deux modalités du processus d'institution imaginaire de la société selon Castoriadis, se combinent précisément dans l'innovation sociale, selon une ambition dont on ne saurait sous-estimer la portée. En exerçant le pouvoir de la créativité sur l'activité humaine, le processus d'innovation sociale contribue, à travers chacun de ses innombrables projets, à la réinvention de la société par l'imaginaire. Il définit ainsi la nature du lien social pour les humains et, dans une évolution qui n'était pas prévue dans la vision schumpétérienne, l'innovation est désormais mobilisée pour promouvoir le développement humain dans une perspective éthique.

Avec l'émergence des expériences d'innovation sociale, il convient donc d'identifier un phénomène d'élargissement de la notion d'innovation au-delà de sa compréhension en termes purement économiques. La littérature récente propose une approche critique et réflexive du concept d'innovation. Deux domaines de recherche semblent à la pointe de ce mouvement : l'éthique de l'innovation et l'innovation responsable. Dans la première catégorie, plusieurs auteurs ont entrepris d'examiner les enjeux de l'innovation en relation avec la dynamique de la collaboration, ce qui renouvelle les problématiques de management¹⁵. Dans la seconde, il faut d'abord rappeler l'initiative de l'Union Européenne lancée au début des années 2010 avec le programme RRI, qui a été développé de plusieurs manières¹⁶. Ce qui permet aux mêmes auteurs qui évoquent l'« innovation turbulente »¹⁷, d'annoncer l'émergence d'un « nouvel âge » susceptible de modifier non seulement les relations entre société et innovation, mais aussi celles entre philosophie et technologie¹⁸. Cela implique de construire un nouveau cadre¹⁹ capable d'accueillir des dynamiques différentes, voire alternatives, dans l'orientation de l'innovation : des dynamiques moins technologiques, plus axées sur la réinvention de la société à partir de ses

¹⁵ R. Ziegler, *Innovation, Ethics and Our Common Futures : A Collaborative Philosophy*, Cheltenham, Edward Elgar, 2020.

¹⁶ R. Owen, M. Heintz & J. Bessant (eds.), *Responsible Innovation*, Londres, John Wiley & Sons, 2013 ; R. Gianni, *Responsibility and Freedom: The Ethical Realm of RRI, Volume 2*, Londres, ISTE Editions, 2016.

¹⁷ L. von Schomberg, V. Blok, « The turbulent age of innovation », *Synthese*, 198, 2021, pp. 4667-4683.

¹⁸ L. von Schomberg, V. Blok, « Technology in the Age of Innovation: Responsible Innovation as a New Subdomain Within the Philosophy of Technology », *Philosophy and Technology*, 34, 2021, pp. 309-323.

¹⁹ J. Stilgoe, R. Owen & P. Macnaghten, « Developing a framework for responsible innovation », *Research Policy*, 42(9), 2013, pp. 1568-1580.

nouveaux besoins tels que perçus par les citoyens. Ces deux séries de travaux peuvent également être combinées²⁰.

Certes, ces transformations avaient été anticipées et annoncées par les injonctions jonassiennes à refonder un concept de responsabilité selon une « éthique de la civilisation technologique »²¹. Ces injonctions avaient elles-mêmes permis l'expression de la volonté de caractériser les modalités d'une « modernité réflexive »²². La tendance à l'élargissement critique de la notion d'innovation apparaît donc ancienne, et une des causes qui l'anime est sans doute l'évolution de la nature même des innovations : dans les premiers âges industriels (avant l'apparition de l'énergie atomique ?), les découvertes scientifiques et les inventions technologiques ne servaient qu'à enrichir leurs auteurs selon la logique capitaliste d'exploitation des brevets d'invention. Mais depuis, sont apparues des technologies capables de transformer la nature et le vivant (nanotechnologies, géo-ingénierie, intelligence artificielle, bio-ingénierie et génie génétique). Nous sommes désormais entrés dans « l'ère synthétique », ce qui implique une responsabilité accrue envers une nature devenue beaucoup plus vulnérable et qui attend les soins que nous pouvons lui apporter grâce à l'innovation²³.

Il est possible d'interpréter cet élargissement sémantique, réalisé par les travaux critiques, comme le reflet d'une certaine insatisfaction vis-à-vis de la conception schumpétérienne de l'innovation. À ce titre, l'innovation sociale qui a émergé de cet élargissement peut être considérée comme une forme réflexive ou critique de la version capitaliste et technologique de l'innovation. Ces contributions soulignent la nécessité d'une approche plus critique de l'innovation, qui part de la prise en compte des différentes parties prenantes impliquées dans la discussion non seulement de la conception, mais aussi du déploiement social des innovations. L'élargissement social dans la prise en compte des *stakeholders* implique une reconceptualisation du processus d'innovation. Elle s'exprime par les nombreux adjectifs aujourd'hui employés pour caractériser l'innovation comme innovation durable, sociale, responsable, coopérative et frugale. Cela indique que derrière l'insatisfaction

²⁰ M. Bourban, J. Rochel, « Synergies in Innovation: Lessons Learnt from Innovation Ethics for Responsible Innovation », *Philosophy and Technology*, 34, 2021, p. 373-394.

²¹ H. Jonas, *Le Principe responsabilité. Une éthique pour la civilisation technologique* (1979), tr. fr. J. Greisch, Paris, Editions du Cerf, 1997.

²² U. Beck, *La Société du risque. Sur la voie d'une autre modernité* (1986), tr. fr. L. Bernardi, préface Bruno Latour, Paris, Flammarion, 2001.

²³ C.J. Preston, *The synthetic age: outdesigning evolution, resurrecting species, and reengineering our world*, Cambridge/London, The MIT Press, 2018.

vis-à-vis de l'innovation en tant que telle, l'innovation sociale peut être considérée comme la plus générique des formes d'innovation réflexives ou critiques.

INNOVATION ET MUTATION DU DÉSIR

On peut également faire l'hypothèse que l'élargissement de la notion d'innovation avec le concept d'innovation sociale correspond à une transformation de l'expression et peut-être de la nature du désir. Nous voulons pousser l'analyse plus loin, en suggérant que cette transformation conditionne à son tour la possibilité d'une transition dans le régime de vie des contemporains, dans le sens d'une innovation responsable.

L'élargissement de la notion d'innovation interroge à la fois la nature du désir contemporain et sa capacité de transformation. L'innovation a toujours été liée au désir. Dans la version schumpétérienne, ce lien concerne le désir de l'entrepreneur de changer le monde ; dans la version consumériste, corrélée à cette première approche, c'est le désir du consommateur d'être satisfait. Or, ce système a aujourd'hui atteint ses limites : tant au niveau du risque d'effondrement du sujet qu'au niveau des limites du modèle global en termes de durabilité du système industriel de consommation. L'innovation sociale, qui pense l'invention et son déploiement social en fonction des besoins des usagers, peut être une solution à ces limites. Dans les deux cas, l'innovation et le désir fonctionnent de manière circulaire, comme dans une boucle : d'une part, l'innovation s'adresse au désir, elle le stimule parce qu'elle est l'objet du désir ; d'autre part, elle est créée par le désir, et par conséquent l'innovation trouve dans le désir son ressort ou son principe actif.

Cependant, ce qui rend difficile le remplacement de l'innovation industrielle et consumériste par l'innovation sociale, c'est le problème de la conversion du désir : il s'agit de substituer au « désir d'avoir » (qui résume le désir de conquérir et celui de posséder) un « désir d'être », voire « d'être ensemble ». La possibilité de comprendre ou de redéfinir l'innovation d'une manière différente dépend donc de la capacité à transformer le désir. En relation avec cette problématique, il est intéressant de noter que l'utilisation des nouveaux outils technologiques est possible aussi bien dans un sens consumériste que dans le sens de l'innovation sociale. Par exemple, Internet et ses différents terminaux (appareils tels que les PC, les smartphones, etc.) peuvent alimenter des contenus qui relèvent de la libido primaire, tout comme ils peuvent permettre le développement humain. Ce sont les mêmes outils, mais pas utilisés de la même manière, ils ne nourrissent pas la même forme de désir.

Une approche philosophique du désir s'avère donc nécessaire pour mieux comprendre le principe de différenciation entre ces formes, afin d'actualiser la transformation de la définition initiale de l'innovation en innovation sociale. Les constructions théoriques de la tradition apparaissent ici tout à fait importantes pour éclairer le débat, dans leurs différences mêmes. Si les auteurs de la tradition métaphysique ont, à la suite de Platon, pensé le désir comme un manque²⁴ ou, en se référant à Spinoza, comme une force productive²⁵, ceux de la tradition éthique et politique l'ont conçu autrement. Machiavel, Hobbes et Hegel considèrent en effet que le désir, envisagé en relation avec la peur initiale de mourir, s'exprime à la fois comme une force vitale et comme un principe de stabilisation sociale. Machiavel articule la peur de mourir et le désir de gloire immortelle²⁶, dans une conception certes d'origine néo-romaine mais dont on peut également montrer, *mutatis mutandis*, qu'elle n'est pas très éloignée de la psychologie de l'entrepreneur innovateur : la dynamique combinée de la peur de ne pas durer et du désir d'acquiescer conduit le prince aussi bien que les citoyens à saisir l'opportunité [*occasione*] ou à recourir à ce régime temporel spécial que le Florentin nomme « l'extraordinaire » [*lo straordinario*] comme autant de possibilités renouvelées d'exister²⁷.

De manière différente, Hobbes et Hegel ont en commun de considérer que la peur de mourir, si elle s'inscrit dans une expérience douloureuse, s'avère tout à fait fondamentale et bénéfique pour l'humain. Pour Hobbes, elle représente la base du pacte d'association, pour Hegel elle contribue à la constitution de la subjectivité, à partir du moment où, pour ces deux auteurs, dans la relation intersubjective de confrontation, l'un des acteurs entreprend de dominer l'autre. Ainsi, lorsque l'affrontement montre clairement le désavantage du perdant, ce dernier, explique Hobbes, est amené à donner des signes éloquentes de sa soumission. Par l'expression de ces signes, il consent à la domination, et cette soumission initiale constitue la base d'un rapport social pacifié²⁸. Quant à Hegel, il considère que le rapport entre maîtrise et servitude (*Herrschaft* et *Knechtschaft*) représente une étape cruciale de la condition humaine. La peur de mourir joue le rôle de principe non seulement pour la survie immédiate du dominé, mais aussi

²⁴ C.H. Kahn, « Plato's Theory of Desire », *The Review of Metaphysics*, 1987, 41(1), pp. 77-103.

²⁵ M. Lin, « Spinozas Metaphysics of Desire. The Demonstration of IIP6 », *Archiv für Geschichte der Philosophie*, 86 (1), 2004, pp. 21-55.

²⁶ H. Zmora, « A World without a saving grace: glory and immortality in Machiavelli », *History of Political Thought*, 28(3), 2007, pp. 449-468 ; T. Osborne, « Machiavelli and the liberalism of fear », *History of the Human Sciences*, Vol. 30(5), 2017, pp. 68-85.

²⁷ T. Ménessier, « Machiavel et le management : limites et pertinence d'une affiliation », *Rue Descartes*, 2017/4 (N° 91), pp. 45-61.

²⁸ T. Hobbes, *Leviathan*, chap. XX, ed. C.B. MacPherson, Londres, Penguin Books, 1985, pp. 255-256 ; *Le Léviathan*, trad. J. Tricaud, Paris, Sirey, 1971, pp. 211-212 ; voir également A. Alexandra, « "All Men Agree on This..." Hobbes on the Fear of Death and the Way to Peace », *History of Philosophy Quarterly*, 6(1), 1989, pp. 37-55.

pour sa constitution en tant qu'être humain potentiellement autonome, par la médiation du travail contraint qu'il doit accomplir²⁹. A travers la peur de mourir, l'humain vit certes une expérience d'auto-dissolution, comme l'explique Hegel, mais qui lui permet d'atteindre la conscience de soi. La peur de mourir fournit ainsi le cadre de la formation (*Bildung*) du sujet³⁰. Cependant cette logique intègre également une autre dimension, celle de la reconnaissance. La connaissance absolue (à savoir, l'Esprit) ne peut se réaliser sans qu'il y ait d'abord une conscience de soi qui reconnaisse une autre conscience de soi, tel est le sens du mouvement du désir à la dialectique entre maîtrise et servitude. Pour Hegel, la conscience de soi passe nécessairement par trois étapes successives de développement : (1) le désir, où la conscience de soi s'adresse à d'autres choses qu'à elle-même, mais de manière peu construite ; (2) la relation maître-esclave, où la conscience de soi s'adresse à un autre qui n'est pas égal à elle-même ; (3) la conscience de soi universelle, où la conscience de soi se reconnaît dans un autre égal à elle-même.

L'individu qui n'a pas mis sa vie en jeu peut bien être reconnu comme *personne* ; mais il n'a pas atteint la vérité de cette reconnaissance comme reconnaissance d'une conscience de soi indépendante [*aber es hat die Wahrheit dieses Anerkanntseins als eines selbständigen Selbstbewusstseins nicht erreicht*]³¹.

CONCLUSION : DÉPASSER LE DÉNI DE LA PEUR DE MOURIR

Aujourd'hui, compte tenu des nouvelles possibilités technologiques, la relation entre la peur de mourir, le désir et la reconnaissance subit des transformations importantes. Par exemple, si on a pu écrire que la promesse transhumaniste nourrit « le désir d'une vie illimitée »³², il est également possible de soutenir qu'elle transforme les formes de peur qui pour leur part sont constitutives de la pensée politique moderne³³. Mais il y a aussi d'autres éléments à prendre en considération pour penser la transformation contemporaine du désir à partir de la peur de mourir : en particulier, il importe de considérer la très forte émotion provoquée par la transition environnementale et ses expressions sous forme de catastrophes climatiques et industrielles

²⁹ Voir J. Burbidge, « Man, God, and Death in Hegel's Phenomenology », *Philosophy and Phenomenological Research*, 42(2), 1981, pp. 183-196.

³⁰ G.W.F. Hegel, *Phänomenologie des Geistes*, Francfort, Suhrkamp, 1975, pp. 145-155 ; *Phénoménologie de l'esprit*, trad. J. Hyppolite, Paris, Aubier, p. 155-166. Voir également C. Maurer, « Verso la libertà dello spirito: la paura come motore dialettico nella filosofia di Hegel », *Filosofia*, vol. 61, 2016, pp. 139-154.

³¹ G.W.F. Hegel, *op. cit.*, p. 149 ; trad. citée p. 159.

³² F.P. Adorno, *Le Désir d'une vie illimitée. Anthropologie et biopolitique*, Paris, Kimé, 2012.

³³ M. Quer, « Fear of Death as the Foundation of Modern Political Philosophy and Its Overcoming by Transhumanism », *Postmodern Openings*, 11(4), 2020, pp. 323-333.

brutales³⁴. Cette peur de mourir apparaît d'un genre nouveau, car il s'agit de la peur que l'espèce humaine (et non le sujet individuel) se trouve en train de mourir. Cette nouvelle peur de mourir révèle aux humains leur propre vulnérabilité : elle leur fait imaginer la fin de l'histoire sous la forme d'une dissolution radicale de l'humanité.

Dans le même temps s'est affirmée la volonté de mettre en ordre le monde sous l'effet de l'essor de l'intelligence artificielle, réanimant le vieux rêve de la cybernétique. Dans le contexte de la gouvernance mondiale, une nouvelle forme de raison d'État, impersonnelle et paradoxale, car s'effectuant dans le cadre de l'effacement de la souveraineté étatique traditionnelle, tend à régir les comportements sociaux par l'intermédiaire des chiffres, qu'il s'agisse hier des statistiques ou aujourd'hui des *data*³⁵. Dopées par les séductions de la vie numérique, des modalités originales de la servitude volontaire se développent dans le cadre de la société algorithmique³⁶. Enfin la crise de COVID 19, envisagée sous l'angle de la gestion par les nations de la pandémie mondiale, a consisté en un moment biopolitique aggravé qui a augmenté la désactivation de l'authentique vivre politique.

Gouvernance mondiale, servitude volontaire algorithmique, gestion biopolitique de la crise pandémique : ces éléments constituent, pour parler comme la psychanalyse, des forces de résistance ou de déni, ou pour employer les termes de Pascal, des modes du divertissement³⁷, voués à occulter la salutaire perception angoissante de l'expérience de la mort. Considérée telle que nous l'avons fait plus haut, celle-ci représente pourtant une épreuve capable de transformer le désir, mais à condition de réinventer un nouveau rapport aux objets à travers les relations entre humains, et à travers de nouveaux récits collectifs. Dans ce contexte, il est possible que la transformation du désir sous l'effet de la nouvelle peur de mourir permette à davantage de personnes de se convertir de l'innovation consumériste à l'innovation sociale. Car, une fois revenu de l'effroi causé par l'imminence des catastrophes, cette dernière apparaît comme une voie possible pour réinventer le sens de l'action humaine dans l'histoire à travers de nouvelles formes de reconnaissance.

³⁴ M. Foessel, *Après la fin du monde. Critique de la raison apocalyptique*, Paris, Édition du Seuil, 2012.

³⁵ A. Desrosières, *La politique des grands nombres. Histoire de la raison statistique*, Paris, Éditions de La Découverte, 2000 ; T. Berns, A. Rouvroy, « Gouvernamentalité algorithmique et perspectives d'émancipation. Le disparate comme condition d'individuation par la relation ? », *Réseaux*, 2013/1 n°177, pp. 163-196.

³⁶ J.-G. Ganascia, *Servitudes virtuelles*, Paris, Éditions du Seuil, 2022 ; T. Ménessier, « La voluntaria nella società algoritmica », *Filosofia politica*, 1/2022, pp. 85-100.

³⁷ B. Pascal, *Pensées*, n°139 Brunschvicg / 136 Lafuma.